

Présenter son travail de recherche : sorcières, tyrans, héros

Extrait de l'émission *Idées* du 11 septembre 2019

Pierre-Edouard Deldique : Et vous venez donc d'écrire ce livre, cette thèse publiée aux éditions Honoré Champion qui s'intitule Sorcières, tyrans, héros, mémoires postcoloniales de résistants africains. C'est un travail, c'est une thèse qui étudie en quelque sorte la « fabrication », toujours entre guillemets, de trois héros de la lutte anticoloniale qui ont été ensuite récupérés, dirais-je, par la politique, par la culture, la littérature ou la musique après les Indépendances. C'est cela ?

Elara Bertho : Oui, absolument. J'ai voulu travailler sur trois figures de résistance, c'est-à-dire des hommes et des femmes qui se sont opposés à la pénétration coloniale à la fois dans l'empire...

Pierre-Edouard Deldique : Au 19^e siècle.

Elara Bertho : Oui, au 19^e siècle, à la fin du 19^e siècle, et qui ont ensuite connu une période d'oubli relative dans les années 1920-1930 mais qui ré-émergent dans la culture en tout cas de manière extrêmement importante au moment des Indépendances, au moment où il faut pour les nouveaux États africains se forger des figures fondatrices. Et donc ces héros nationaux investissent la radio, les pièces de théâtre, les salles de spectacle, la littérature, et c'est ce trajet-là des archives coloniales jusqu'à nos jours en passant par cette formidable explosion littéraire dans les années 1960 que j'ai voulu retracer.

Pierre-Edouard Deldique : Alors, nous allons reparler de ces trois personnages importants qui concernent trois pays différents.

Elara Bertho : Oui, absolument...

Pierre-Edouard Deldique : Il faut les nommer : la Guinée, le Niger et le Zimbabwe. Deux pays francophones et un pays anglophone.

Elara Bertho : Oui, absolument.

Pierre-Edouard Deldique : C'est un hasard ou c'est une volonté de votre part ?

Elara Bertho : Alors, c'est à moitié un hasard. J'avais commencé à travailler sur le Niger et je voulais continuer de travailler sur cette figure de femme qui m'avait vraiment passionnée et que je voulais continuer à étudier et je me suis mise à chercher d'autres figures qui avaient le même parcours, et c'était important pour moi d'être à cheval sur un contexte de colonisation française et un contexte de colonisation britannique pour montrer les différences qu'il y avait entre ces deux colonisations mais également une grande régularité et je voulais également montrer différents types d'ampleur d'utilisation. Sarraounia est une reine...

Pierre-Edouard Deldique : Nous sommes au Niger...

Elara Bertho : Au Niger, qui a été la reine d'un petit village et qui a résisté en l'espace d'une journée. La bataille dure une journée. Neanda est une...

Pierre-Edouard Deldique : Là nous sommes au Zimbabwe...

Elara Bertho : Au Zimbabwe, ...est le nom d'un esprit, Shauna, qui est invoqué et qui est également le nom de la prêtresse qui invoque cet esprit, et elle s'est opposée aux colons britanniques pendant deux ans. Samori, en Guinée, est un homme, et il s'est opposé pendant plus de vingt ans. Donc ces trois figures me permettent de montrer des ampleurs de résistance différentes et en même temps une grande homogénéité dans leurs réécritures, c'est-à-dire que ce qui me semblait très intéressant, c'est que ces figures sont différentes mais en même temps, elles sont utilisées de la même manière dans les récits et par les hommes politiques également à partir des années 1960-1970.

Pierre-Edouard Deldique : Nous allons donc parler de ces trois figures, trois personnages, en essayant de voir ce qui est vrai et ce qui relève de l'imaginaire également en ce qui les concerne, mais d'abord revenons sur ce travail d'enquête : vous dites que vous avez mené, Elara Bertho, une véritable « enquête policière » pour retrouver les traces de ces trois personnages, en allant dans les trois capitales, d'ailleurs de ces pays !

Elara Bertho : Oui, il me semblait important de faire une histoire à parts égales si je puis dire, dans l'histoire de ces réécritures. Donc je suis littéraire à la base mais j'ai pratiqué ce que les anthropologues appellent un terrain, même si c'est beaucoup plus modeste, parce que j'ai fait un terrain d'archives et donc il me semblait vraiment primordial de comparer des textes français édités en France dans des maisons d'édition prestigieuses et toutes sortes d'autres matériaux que l'on ne peut trouver que sur place notamment les archives radio qui sont peu exploitées par les chercheurs, il y a vraiment des mines dans ces archives et les archives télé également et également toutes ces archives nationales qui permettent de restituer l'histoire coloniale.

Donc je me suis rendue au Niger où j'ai complété mes travaux de Master, je me suis rendue également à Conakry qui conserve, à la Radio et Télévision de Guinée, la RTG, des archives absolument merveilleuses, et au Zimbabwe qui était encore à l'époque sous Mugabe [NDLR : **Robert Mugabe, président du Zimbabwe de 1987 à 2017**] et qui a des conditions également de préservation des archives coloniales assez importantes.

Pierre-Edouard Deldique : Ces archives vous ont apporté ce que vous attendiez ?

Elara Bertho : Alors, beaucoup plus que ce que j'imaginais en Guinée qui a un fonds sonore vraiment merveilleux, notamment le label Silyphone qui était un label qui a été créé sous Sékou Touré [NDLR : **Ahmed Sékou Touré, président de la Guinée de 1958 à 1984**] donc là c'était extrêmement intéressant de voir la richesse de ce patrimoine sonore, le nombre de chansons qui mentionnaient Samori étaient vraiment au-delà de mes espérances. Au Zimbabwe, en revanche, je n'ai pas pu rentrer à la radio et ça, ça mérite d'être mentionné aussi, il y a des ratés de la recherche...

Pierre-Edouard Deldique : C'est ce que vous dites dans votre texte, d'ailleurs effectivement...

Elara Bertho : Et on ne m'a pas laissée entrer parce qu'on a cru que j'enquêtais sur Mugabe, qu'on estimait que je n'avais pas les bons papiers pour pouvoir rentrer, ce qui n'était pas le cas, en revanche j'ai pu rentrer dans les archives coloniales et là effectivement j'ai pu travailler. Ce n'était pas facile non plus de rentrer, beaucoup de chercheurs n'avaient pas pu y entrer,

moi j'étais hébergée par l'université du Zimbabwe qui m'a donc beaucoup aidée et notamment à entrer dans ces archives coloniales, ce qui m'a permis notamment de voir les « journaux de marche » des Rhodésiens, enfin des colons britanniques, et c'était des archives vraiment très intéressantes et notamment la photo qui a été prise de Neanda à sa capture. C'était un beau moment.

Pierre-Edouard Deldique : Elara Bertho, il faut d'abord s'interroger sur le choix de vos trois personnages. À un moment, vous écrivez dans votre texte à la page 207 - je vais faire comme les jurys de thèse : je vous prie de vous reporter à la page 207 où il est écrit « pour Nietzsche, la fabrique des grands hommes est profondément injuste et ne relève en aucun cas du domaine du vrai, l'histoire des "fortes personnalités" - entre guillemets - est faite de l'oubli de toutes les autres ». Pourquoi avez-vous choisi ces trois personnages, singulièrement ?

Elara Bertho : J'ai choisi ces trois personnages parce qu'il y a deux femmes fortes, et qu'il me semblait important de réhabiliter ces figures de femmes qui ont été nommées par les colons « sorcières ». Sarraounia s'est opposée à la triste colonne Voulet-Chanoine [NDLR : **expédition française de conquête coloniale du Tchad, menée à partir de janvier 1899 et marquée par de nombreux massacres des populations locales**] qui a fait des dégâts considérables sur son passage et elle était appelée par ces deux officiers une « sorcière », tout simplement parce qu'il n'y avait pas de mot pour décrire ce qu'était une femme de pouvoir qui avait un pouvoir à la fois religieux, politique et certainement aussi militaire, et de même Neanda a été accusée d'être, donc en anglais, « a witch, a witch doctor », et ça me semblait vraiment important d'aller voir ce qu'il y avait derrière cette appellation et que recouvrait le terme « sorcière » pour ces hommes, parce que la colonisation a été faite par des officiers qui mettaient sous ce terme-là un type de féminité qu'ils ne comprenaient pas. Et je voulais aussi m'intéresser à un héros masculin pour essayer de montrer les différences qu'il y avait entre des hommes et des femmes...

Pierre-Edouard Deldique : Et le héros qui est le plus ambivalent, on le verra tout à l'heure, dites-vous.

Elara Bertho : Voilà. Et puis pour revenir à Nietzsche, ce qui m'intéresse dans ces trois figures c'est que, quelle que soit la réalité de cette résistance, c'est-à-dire que pour Sarraounia, on doute vu les archives qu'elle ait vraiment pris part au combat. Les archives coloniales d'Aix-en-Provence montrent qu'il y a un nombre important de balles, donc c'est tout ce qu'on a, c'est tout ce qu'on sait de cet affrontement qui a lieu le 15 avril 1899 dans le village de Lougou près de Dogondoutchi, on sait qu'il y a eu un nombre très important de balles donc on sait qu'il y a eu combat, mais on n'est pas sûr que Sarraounia y ait pris part, et pourtant, comme dit Nietzsche, ce n'est pas vraiment la vérité de ce qui s'est passé qui est important, mais surtout quel usage on en fait et donc l'usage en tant que héroïne nationale a été fait dans les années 1970 et 1980, notamment par Seyni Kountché [NDLR : **militaire et homme d'État nigérien**] qui s'est emparé de cette figure que lui tendait un intellectuel qui s'appelle Abdoulaye Mamani pour en faire vraiment une héroïne nationale donc la fabrique des grands hommes et des grandes femmes - c'est dommage que le terme n'existe pas, il faudrait le forger - passe par le rôle des intellectuels, le rôle des écrivains, des chanteurs et par une réception aussi très enthousiaste.